

La malédiction des Sweet Tarts

Michael Delisle

Volume 48, numéro 2 (272), mai 2006

Pastiche 51

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32804ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Delisle, M. (2006). La malédiction des Sweet Tarts. *Liberté*, 48(2), 12–None.

La malédiction des Sweet Tarts

Michael Delisle

Il est dix heures du soir lorsque je pousse la porte de l'appartement. Normalement, à cette heure, ma mère s'affaire à préparer mon lunch du lendemain. Une moitié de creton et une moitié de Purina, la nourriture de Garçon, notre caniche. Elle pense que je ne me doute de rien parce qu'elle ajoute à la fin une once de Notre vin maison. Elle croit que le goût du vin peut me faire tout oublier et, parfois, je me dis qu'elle a raison. Mais Garçon, lui, n'y arrive pas. Lorsque je quitte l'appartement le matin, il ne cesse de sauter tout autour de moi, cherchant même à se frotter sur mon mollet, comme pour se mériter une récompense.

J'entends des gloussements venant du salon et je me dis que ce n'est peut-être pas une soirée comme les autres, qu'il demeure possible que j'aie droit demain à son beurre de *peanut* entre deux bonnes tranches de pain Weston, à la mie tendre et pâteuse.

Pénétrant dans le salon, il me faut un petit moment avant de pouvoir rattacher mentalement les membres divers entrelacés aux corps auxquels ils appartiennent. Il y a là une bonne dizaine de mes camarades de classe, nus, pressés comme des tentacules autour du corps avachi de ma mère. Ils n'ont pas l'air de se sentir mal à l'aise en ma présence, continuant leurs mouvements de bassin. Gaël Boy me regarde même fixement en tenant son joint d'une main et en tripotant de l'autre la perruque tricolore de ma mère, celle que j'aime le moins parce que je la confonds avec le cadavre d'un petit animal morveux qui serait mort de la tremblote.

— Ne reste pas là planté comme un *asshole*, rugit soudain ma mère, la bouche pleine de ce que je devine être des Sweet Tarts,

puisque de longs filets de salive multicolores dégoulinent maintenant jusqu'à son menton. Tu sais bien que quelqu'un doit rapporter du bacon ici dedans.

C'est toujours le même refrain depuis que nous vivons seuls tous les deux, depuis que papa est mort électrocuté en cherchant à franchir la frontière américaine.

— Si ton père était encore en vie, je n'aurais pas à faire ça, ajoute-t-elle, en avalant d'un coup ce qui lui reste dans la bouche comme pour paraître plus convaincante.

Ce qu'elle ne dit pas, c'est que papa s'était enfui six mois plus tôt avec Manon, sa sœur schizophrène qui était enceinte de lui, prêt à refaire sa vie à partir de ses revenus de contrebandier.

Soudain, Gaël lance la perruque de ma mère dans les airs. Elle décrit une courbe parfaite avant de retomber sur l'unique radiateur de l'appartement. On sent bientôt l'odeur caractéristique du poil brûlé. Voilà que ce pauvre animal morveux connaît le même sort que papa.

Mes yeux sont rivés sur le corps gracile de Gaël alors qu'il cherche à s'extirper du magma des corps poisseux.

— J'ai un autre sac de Sweet Tarts dans ma poche si tu veux, me lance-t-il en tirant une nouvelle bouffée de son joint.

Je me précipite dans le couloir pour arriver dans ma chambre avant lui. Cette fois-ci, il ne pourra pas me repousser en prétextant que je ne suis pas venu assez vite.

La Belle Province

Patrice Desbiens

Toute l'année la poésie
rôde sur Sainte-Catherine
le mors aux dents
la mort dans l'âme
les yeux pochés
deux trois trente sous
qui brillent grésillent
au fond des poches
comme des vieilles ampoules
dans une cour d'école

La poésie se rapetisse les pieds
dans ses souliers
6 1/2
un point trop petit
elle avance lentement
se faufile entre les autos les badauds
les Volvos jusqu'à la Place des Arts
Sold out

On la fout à la rue
toute nue
sous sa jacquette de nuit
ses bigoudis

Devant la Banque de Montréal
elle rêve d'un hold-up

Mais se retrouve le cul
sur une banquette
un café tiède entre les mains
seule
bien au chaud
à La Belle Province

Grotte d'ombres

Hélène Dorion

Obscure, la grotte
est plongée dans le noir,
peuplée d'ombres qu'on ne voit pas.

Le monde : clarté insaisissable.

Tu marches parmi les choses qu'aucun soleil
n'effleure.

Près de toi, la matière est aveugle, sans œil
pour voir la nuit qui recouvre
l'énigme de nos visages,
le mystère du feu, de l'air,
de l'onde, de la boue —
nos miroirs.

Le voyage s'éternise
comme la mémoire.

Nos mots atteindront-ils
les rivages invisibles du temps ?

La voie royale

Louise Dupré

Ça a fait « zling », et le voyant mauve de ma souris verte s'est allumé. J'avais du courrier. Enfin quelque chose se passait dans ma vie. Je me suis levée, allez savoir pourquoi, puis j'ai soupiré : et si ce n'était rien ? Pire, et si c'était maman ? Je me suis mise à rire : maman ne connaissait rien des ordinateurs.

Je ne voulais pas me frotter à la déception. Je ne voulais pas, non. *Courrier indésirable*. Pourtant c'était tout le contraire. Jamais je n'avais reçu un courriel autant *désiré*. Serait-ce vous, cyrano987, dont le doux nom d'alcool fait battre mon cœur ?

J'ai dévoré goulûment chaque mot jusqu'à la lie, jusqu'à ce que le moindre phonème de ses mots enflammés me transperce l'épiderme. J'ai lu comme une femme qui aime et qui attend. Et puis j'ai éteint la lumière, je me suis couchée. Bientôt, je dormirais. Dans les bras de cyrano987 je m'imaginerais.

Vous êtes là devant moi, vous vous servez un autre verre de vin, mais les bouteilles sont vides. Vous ne m'écoutez plus mais ce n'est pas grave, je ne veux plus parler. Vous vous approchez de moi, vous relevez ma jupe, cela vous prend un certain temps car vous n'êtes pas habile. Je vous aide. Vous plongez votre main sous ma jupe, la suite je ne la raconte pas, c'est trop intéressant.

L'inénarrable ubiquité de l'écureuil

Louis Hamelin

— J'ai vu un écureuil, un été, sur ma poubelle. Il a jailli d'un arbre, sauté dans le vide, exécuté des loopings concentriques dans les airs, rebondi élégamment sur une branche frêle, *swingué* sur la corde à linge en esquissant un pas de deux pour atterrir sur ma galerie, ensuite il m'a regardé et j'ai figé. J'étais *blasté*. J'en avais vu, pourtant, des virevoltes d'animaux sauvages, à Trois-Rivières, à Louiseville, au festival de gibelotte à Sorel, à celui de la mouche noire à St-Roch de Mékinac, mais une performance de ce type, non. Je ne bougeais plus. L'écureuil noir fixait maintenant l'horizon avec une intensité extraordinaire. Je commençais à comprendre ce que voulait dire les mots fixer, horizon, intensité. Je pensais au marronnier de Roquentin. Voilà. Cet écureuil était sartrien. J'ai eu l'impression d'assister au dévoilement de l'être, au-delà du vacarme assourdissant du silence profond de l'éther des grands espaces. J'ai voulu exister d'une manière aussi brutale que lui; régner sur le monde de la même manière qu'il trônait sur le couvercle de ma poubelle. C'était ma révélation, c'était mon mystère à moi là devant mes yeux, et il m'arrive encore de m'arrêter et de me toucher le mental en me posant la question : comment tout ça est possible ? Il fallait que j'en parle à quelqu'un, et tu es là.

Nous avons parlé encore longtemps et puis, après avoir fini la bouteille, nous nous sommes endormis. Sur nous se sont agglutinés des milouins, des morillons, des marouettes, des maubèches, des mergules, des marmettes, des moucherolles, mais aussi des hareldes kakawis, des talèves, une erismature rousse, des lagopèdes, des esclavons, des jougris, des tourne-pierres, des fulmars, des nyctales de tengmalm, une océanite cul-blanc, des petits blongios, des goglus, des piouis de l'Est, des tyrans mélancoliques, des

tyrans tritris, des viréos de cassin, un bihoreau violacé, des phalaropes de Wilson, des labbes pomarins et aussi des harles piettes. Les gorges rouges de certains se mêlaient admirablement bien à la crème de quelques femelles, lesquelles possédaient des taches mauves, et ce tableau saisissant était accentué par le jaune vif du soleil naissant, dont les reflets ors ponctuaient le bleu pâle du lac, survolé par des nuées d'arlequins qui cherchaient leur pitance marécageuse, bousculant les fonds lacustres de leurs becs, et dans les bouillons d'eau on pouvait imaginer le maelström de crustacés luttant pour vivre, pendant que les becs-bleus se faisaient gober par les canards plongeurs. C'était une magnifique tragédie.

Au réveil, devant une tasse de café, Mario me demande :

— Étais-tu saoul, hier ?

— J'en ai bu une *shot*, dus-je admettre.

Fandango infernal

Sergio Kokis

Je marchais rue Sao-Laurent où ça sentait la grillade portugaise mais aussi l'urine de ruelle, la moisissure des murs et la sueur des passants. J'étais avec Lili, qui aime se frotter contre moi. Lili me laisse perplexe. Je ne sais jamais ce qu'il faut faire pour coucher avec elle. À certains moments, elle peut être tendre et affectueuse, à d'autres je reçois une raclée. Nous tournons à gauche pour rejoindre la rue Sao-Deniche, au coin il y a un café qu'on reconnaît juste par son odeur, mais avant nous passons devant une taverne qui sent très fort le tabac, la sciure de mouche et la vieille bière de la veille. La chaleur humide m'opprime, la sueur colle mes cheveux sur les tempes. Dernier effort, nous entrons dans le café odoriférant où le tumulte de la rue n'est plus. Je n'arrive pas à distinguer nettement les contours des tables parce que mes yeux, picotés par l'eau de mes mains moites, me brûlent. Lili veut faire pipi, elle se tord les jambes. Les visages des clients apparaissent tranquillement, ils prennent toutes sortes de formes, lèvres tordues, langues pendantes, bave écumeuse, groins fumants, oreilles décollées, un moine se lève et me marmonne des trucs en latin, des femmes voilées me tirent vers elles en chantonnant des airs mystiques, je me sens un peu mal à l'aise, des Noires misérables et édentées me palpent, je suis enveloppé d'odeurs pénétrantes, un marchand ambulant me tend des cacahuètes grillées et une barbe-à-papa, un ivrogne me clame des obscénités, une fillette me montre ses fesses.

Lili me dit : « C'est baroque », et nous nous assoyons.

Le poids des mots

Marie Laberge

à Pierre Renaud, qui m'aime

Sa mère était morte sans qu'elle le sache. Pire, sans qu'elle le ressente en dedans d'elle, au plus profond de son corps, à l'intérieur de son âme, dans les abîmes de sa personnalité, au cœur de son cœur. L'emprise maternelle s'était enfin relâchée comme les portes de l'écluse, et rien ne coulait de ses yeux. Elle ferma ces derniers pour se rappeler les siens. Non, rien. Quand elle les ouvrit, elle leva la tête : autour d'elle, la cafétéria bondée d'employés aux poitrails velus. Un homme vint, lui dit : « Je peux m'asseoir ? » avec un sourire plein de dents. Gérard avait une bonne haleine, Marie le désira.

Elle est assise dans la voiture, Gérard tord son volant de colère, il lutte contre les larmes, contre la frustration, contre la violence, contre son passé qui lui jaillit en plein visage, contre son père alcoolique qui le battait dans la cuisine quand il était petit et n'avait pas la chance de vivre sur la rue Laurier, contre tout. Marie : la beauté, l'harmonie, la splendeur faites femme. Marie qui rit. Marie qui se moque. Marie la terrible, la redoutable, la un-seul-cheveu-grisonnant, qui le foudroie du regard. Ah ! les nuits que nous avons eues. L'inoubliable Marie avec son sens de l'humour décapant, et lui le tricheur, le menteur, le Bourassa de l'amour. Elle exigeait le pire : vivre follement, inconsidérément, incontrôlablement, irrationnellement, passionnément, viscéralement, comme une forcenée, bref avec une folie furieuse et j'en passe. Ah ! l'inépuisable passion passionnée, fièvre vorace qui la mangeait tout crue et toute nue. Elle le voulait vivant, il était mort. Avec Marie, on ne vivait pas à rabais, même pas à la librairie.

— Est-ce qu'on peut s'aimer ? parvint à articuler Gérard.

— C'est une question obsolète, répondit Marie, qui avait des lettres.

— Obsolète ?

— Oui, c'est un mot que j'aime. Un mot agonisant, comme je dis souvent. Ça veut dire dépassé, précisa Marie, qui avait déjà lu des livres.

— C'est vrai.

Soixante-quatre ans plus tard, au crépuscule de sa vie, elle repensa au jour où sa mère était morte, ce jour où un homme vint s'asseoir à ses côtés. La vie n'est pas un conte, et encore moins un roman, se dit-elle. Elle décida donc d'écrire à sa petite fille Gourgandine, qu'elle appelait affectueusement « petit pou », ces mots mouillés par les larmes de son passé : « Ne te débats pas trop contre l'évidence ».

Quelques années après, Gourgandine devint une grande romancière.

Je suis border

Marie-Sissi Labrèche

Moi la punkette angélique aux cheveux blonds que tout le monde voulait toucher, protégée par mes guitaristes des assauts répétés de fans innombrables des grandes scènes musicales *underground* de Montréal, moi la caleuse quand je voulais avaler ma peine, oh ! oui j'en ai calé des bouteilles, et aussi des hommes, moi l'écrivaine de « rock littéraire », la sœur de Bukowski, Mistral, Kerouac, Roger Tabra et aussi Spinoza que je n'ai pas fini, moi qui fais ma psychanalyse sur clavier, qui la publie, qui vois ma tête partout, dans tous les journaux, je sais c'est la rançon de la gloire, mais tout de même, je trouve ça dur de me promener dans la rue avec mes talons hauts quand tous les hommes veulent coucher avec moi, moi la journaliste obligée d'aller manger à L'Express ou au Continental pour faire ma job alors que je suis la petite enfant perdue des ruelles sombres du Faubourg à m'lasse, oui je suis la chancre du béton et de la seringue oubliée, la poétesse du béton armé, quand je rentre tard le soir il n'y a aucun *junkie* qui m'attaque parce qu'ils me reconnaissent, ils savent que je suis l'une des leurs, que je suis du même sang, oui parce que je ne vous l'ai pas dit, je sais ce n'est pas important mais tout de même, j'ai eu une enfance dure avec une mère folle et tout le tralala, alors la police la psychiatrie et la DPJ je connais, je suis la brèche ouverte du cri, j'aime quand vous me dites merci d'exister, merci de vivre, merci d'écrire, et même si je trouve ça gênant de parler de moi à ce point-là, je vais continuer, en tout cas tant que je serai border.

Affole-moi Rita

René Lapierre

Rita se coupait les ongles en mâchant du chewing-gum au beau milieu du salon. Je regardais les rognures se prendre dans les mailles de ses nylons noirs et cela me faisait mal.

Sur la table traînaient une bouteille de Stolichnaya et deux verres vides, un cendrier rempli de mégots tachés de rouge, le soutien-gorge de Rita roulé en boule.

Sans interrompre sa besogne, Rita me jeta dédaigneusement :

— Tu n'aurais pas dû venir.

De la salle de bain partit un rire sec ; un rire brutal comme une détonation.

J'ai battu mon poisson rouge

Lynda Lemay

Je suis en pleine furie
Y'a d'l'eau sur la moquette
Soudain, mon bras réagit
Je le frappe et le rejette

Ses pauvres yeux s'alarment
Ses yeux toujours ouverts
Ses si beaux yeux plein d'larmes
Déroutés par ma colère

Mon p'tit ange affligé
Se replie dans sa bassine
Y peut plus onduler
Y m'dit que j'suis pas fine

Devant ses nageoires inaptés
J'reste muette comme une carpe
Y'a vraiment plus rien qui bouge
J'ai battu mon poisson rouge

Moi qui lançais des injures
À tous les humains qui jurent
Aimer follement la vie
Et tuent les bêtes, leurs amies

J'veux l'reprendre dans mes bras
Mais j'reste figée comme une courge
Son amour, j'y ai plus droit
J'ai battu mon poisson rouge

Tout ce que j'trouve à dire est mal :
Mon chou, sèche dans ton bocal
Maman va t'avertir
Quand tu pourras sortir

Je suis impardonnable
Pire encore, pitoyable
Passez-moi l'crâne à l'infrarouge
J'ai battu mon poisson rouge

Demain y'aura d'l'eau dans l'bol
Pour que sa queue s'affole
Pour que toujours y m'endure
Comme avant que je vois rouge
Comme avant que j'le torture
Mon poisson rouge

Malamavilleville

Loco Locass

Le compte est complet qu'on se le dise seulement des prises
Ça frise ça frôle la bêtise ça défrise
Chape de plomb sur l'Abitation de Champlain
Le Chaperon rouge s'est trompé de chemin
Les Nordiques L'Allier s'en sont allés
Où vis-je où vais-je ma ville gît gelée
C'est l'hiver de force on s'efforce à sortir
Le ver dans l'écorce finira bien par mourir

Fusion défusion opération Scorbut Scorpion
Les cons ont leur fanion leur Gillet leur jargon
Leurs coups de jarnaque j'en ai ma claque
Faut pas tendre la joue pas jouer aux tendres
Faut s'faire entendre s'affoler s'affilier
Marcher contre Filion sa liberté d'expression
Inonde les ondes de sondes immondes
Faut pas s'croiser les mains le monde s'asphyxie
Faut défaire les X les idées fixes les cravates d'l'adéquisse

Pas de pancartes pas de dépenses les deux André
Font leur entrée pleurez oiseaux de février
Ah ! comme le vide a vidé les pensées
Leur programme pèse un gramme amstramgram
On sait comment se faire élire on connaît l'elixir
Faut assainir les finances que ça balance
Déblayer les rues balayer les rhumes
Vider décongestionner par la gestion

La ville est assiégée on s'croirait à Verdun
Verner Bernier Blaney les Conservateurs
Sont dans les tranchées tondez les crânes
Faites passer l'armée dehors les gais
God bless la faiblesse des conscrits
Faut regagner le terrain tout Reformer
Se rassembler ouvrir l'œil l'aile la Citadelle
La bouche de nos canons mitrailles missel missiles
J'ai malamavileville

Chairs vivantes et délicieuses

Catherine Mavrikakis

Manger de la chair morte me donne l'impression d'être vivante. Quand je pense à tous ces végétariens innocents qui se privent du plaisir de mordre dans la chair fibreuse, de sentir le sang chaud couler sur la langue, et, surtout, d'imaginer au moment de la déglutition cette brave bête vivante puis massacrée pour notre bon plaisir, cela me donne envie de vomir. Qui sont ces gens ? Parfois je me demande s'ils sont humains.

L'autre jour, me promenant sur la rue avec Greta, je suis tombée sur un de mes anciens étudiants, peut-être le plus détestable de tous. Vigé (c'est bien malgré moi que je me rappelle le nom de cette sous-merde) était tout heureux de m'annoncer sa candidature au poste vacant du département de littérature de mon université. Son sentiment d'accomplissement et le plaisir exécrable qu'il avait de me résumer son médiocre parcours depuis qu'il avait quitté ma classe me donnèrent une idée. Je lui proposai de nous accompagner Greta et moi à la maison; nous pourrions très certainement passer en revue certaines questions qui ne manqueraient pas de lui être posées au moment du concours d'embauche. Le rouge lui monta aux joues, sans doute cette ridicule fierté de se sentir élu, et cela me mit en appétit.

Arrivé chez nous, il s'exclamait, l'imbécile. Comme notre appartement était grand... comme notre cuisine était bien équipée... comme nous avions soudain l'air affamé... Greta et moi n'en avons fait qu'une bouchée, tant il est vrai que la littérature, davantage que les autres domaines, parvient à attendrir la chair de ses disciples. Peut-être en raison de la rigidité des leçons? En tous les cas, Vigé fut bien meilleur mort que vivant. Il n'a offert aucune résistance, comme s'il s'attendait un jour ou l'autre à disparaître au profit d'un professeur.

Encore aujourd'hui le poste de mon département est vacant.

Marie-Mai au mois de mai

Maxime-Olivier Moutier

J'ai connu pas mal de monde. Pris pas mal de drogues. Violé des jeunes, tué des animaux, participé à des orgies. Fait de la prison. Pris des antidépresseurs. Écrit des livres. J'habite dans un appartement où il y a du bois franc. Des fois dans ma cuisine le robinet fait du bruit, comme dans les romans de Zola. Je souffre, mais heureusement il y a l'Afrique. J'ai lu des bouquins, mais j'ai oublié les titres. Je ne suis pas quelqu'un d'intelligent. Ma copine *m'endure, elle me fait des choses, gratuitement, et ça permet d'oublier ma vie.* Elle les fait aussi à d'autres, mais ce n'est pas gratuit. On a une relation particulière. Je ne dors pas beaucoup. Elle me trouve beau. Je dors peu. Je suis beau. Tant que vous me lirez, je n'écirai pas. J'ai de plus en plus de mal à vivre. Les bourgeois c'est comme les cochons. Les intellos ne savent pas parler aux B. S. J'ai trop hâte au printemps. Marie-Mai m'a planté là au mois de mai. Je n'ai pas le moral.

Je ne parle pas souvent de moi.

La marche rapide vers l'impression

Pierre Ouellet

J'ai le crayon fiable : un bistouri de plus aux instruments
d'un écrivain du cœur, des lobes, de l'uvée,
de quoi trancher rapidement quelques idées
mal consolidées, des vers mieux ciselés. J'écris à vif sur ma
personne.

Tant de choses, sur moi, que je voudrais encore raconter :
le présent de l'abdomen, le passé de l'os iliaque,
le futur de l'épiploon, toutes sortes d'histoires à conjuguer.
On décale dans les temps, toujours à s'arrimer.
L'homme avance seul dans la carrière du sens. Cauchemar au
singulier.

Il devient figure de style. Il ne pense plus
qu'à la litote : une façon d'écrire
comme une manière de s'exprimer avec le cristallin, les diverticules,
les jointures, le talon. Les coudes. Qui sont des appuis
pour la structure entière : chaque tracé, chaque ligne
fait vibrer son corps comme un coup de pied
dans la meute de tripes d'où ça pend, l'angoisse, les désirs,
les appétits... Comme des chiens perdus sur l'île déserte
qui s'éloigne encore du rivage.
Tu dis : la distance des écrivains, leur crayon à moteur.
Moi : reste à distance, dans le courant.

La petite fille à la torche

Gaétan Soucy

C'est Bibi qui vous le dit, avec l'amour il faut prendre son courage à une main et le tenir bien serré contre sa poitrine, comme une torche, parce que s'il venait à s'échapper, ce serait la chute définitive du soleil de l'autre côté de l'horizon, la lumière ne viendrait plus éclairer les fleurs que je brouste, et même pas de temps en temps la caboche fêlée de frerot qui, comme tout le monde le sait, ne va pas pisser loin en matière de philosophie et autres disciplines commitatoires. Et tous les astres, c'est logique, tremperaient dans la mer infestée de requins et de vilbrequins, s'il y a un lien entre ces deux mots, pardonnez-moi, les sons s'enflamment dans ma tête et se mettent à tout lécher, comme. La mer, pour y revenir, c'est celle qui crépite par-delà notre domaine et la savoir pleine de manivelles et de nageoires mangeuses d'hommes nous oblige à nous tenir sur nos aguets, affûtés, prêts à nous battre contre des diables dans l'eau bénite dans la nuit écumeuse, à forces inégales et à l'arme blanche, si vous voyez ce que je veux dire. Personne ne m'a jamais appris comment aimer, mais je ne suis pas née de la dernière pluie, j'ai vu les bêtes naître dans l'étable et les dessins des Rois mages dans le grand livre de papa avant qu'il crève à l'aube. J'ai vu la pute se pencher sur le souffle encore fragile du poupon dans la paille du berger et j'ai compris que c'est la chaleur qui donne son sens à notre monde, même si elle peut se transformer en brasier, autodafé et *tutti quanti*, et détruire les meilleures familles, où tout arrive, croyez-moi, même de marquer au fer rouge et au scalpel sidérurgique ceux qu'on chérit le plus, mais ça c'est une autre histoire. Hic et nunc, ce qui se déroule sous mes yeux est plus torride, genre, et comme dirait l'autre: il faut battre la terre pendant qu'elle est chaude. Mon chevalier, avec sa monture et des oriflammes dans ses prunelles étincelantes, vient jusqu'à moi, et bientôt il usera

d'astuce et d'ascension pour monter, allégé, au balcon, où se tremousse la petite capulette que je suis. Avant qu'il n'arrive et ne m'emporte, bien consciente que la satisfaction intérieure est une joie ou une peine qu'accompagne l'idée de soi-même comme cause, telle que nous l'enseigne l'éthique, j'écris tout ce qui me surchauffe l'esprit, surtout quand le ciel bas et lourd, comme aujourd'hui, pèse sur moi tel un couvercle et qu'il faut que je tienne tête à l'ennui et au dépit, qui, ici-bas, ne nous lâchent pas d'une semelle, je vous en passe un papier.

Deux heures avant la chute du Saguenay

Larry Tremblay

Aux aurores

Étendu

Dans mon lit

Une douce pensée

Vient me caresser

La voici

La pensée qui vient caresser le Saguenay

À moi le pouvoir
De faire basculer
Le cours des choses

Avec du dragon
Les ailes et le feu
Je suis la voie du ciel

Adieu
Mes attentes trop roses
Mes riverains trop bleus
Je m'envole

L'océan est à portée de vue
Jolie cette texture moirée
C'est la mode dans le coin ?
Une ronde de nuages s'improvise
Super ces nouveaux pas
Une nouvelle danse ?

Soudain je l'aperçois
Bourrasque arythmie tourbillon

Ma toute belle
Ma toute froide
Ma Seine

Tout suintant
Je m'y jette
Pour l'embraser

À bout de soufre

Sylvain Trudel

J'ai pleuré sur les rives de la mère morte, la première, quand j'ai su que j'avais été adapté par la seconde, Cécile. Mais ça c'était juste la pointe de l'asperge, parce que, après, j'ai su aussi que ma mère morte elle était pas morte en fait, elle m'avait juste abandonné, mais pour moi ça revenait au même, je veux dire pour moi, elle était morte et enferrée. Alors je me suis mis à lire, même si je préférais les patates pilées avec lesquelles je faisais des châteaux de tarte. Dans les livres qui pesaient des kilos, j'ai appris qu'il y avait l'Afrique, je savais même pas qu'il y avait des pays à fric et des pays à rien. J'ai lu qu'il existait une mer bleue qu'on nomme rouge, un Nil blanc qui est brun et une peuplade du désert qui vit dans des trous à reg. Ce que j'aimais le plus, c'était la description des animaux, surtout les gérafles, qui se blessent le cou sur les hauts branchages, le corps caudile, sorte de haricot agressif et matelassé, les dépards, parce qu'ils sont toujours *primes* sur le coup d'envoi, ainsi que bien d'autres choses absurdes, comme les zébus, qui sont des énigmes en images mais dans la savane. Et puis, en un coin obscur de ma tête, j'ai fermé les yeux et j'ai imaginé un Ivoirien, qui est devenu mon seul ami. Il s'appelait Békébobo, mais on le surnommait Rétine, je ne sais plus pourquoi. *Rétine l'Ivoirien et moi on s'amusait comme des loups*, ça énervait beaucoup les Jolicoeur-qui-n'en-avaient-pas, mais nous on s'en foutait, puisqu'on avait des pouvoirs : par exemple, je pouvais inventer des mots, alors que les Jolicoeur-qui-n'en-avaient-pas, ils arrivaient même pas à se servir de ceux qui existaient. Mon autre pouvoir, c'a été l'écriture, mais j'ai pas commencé à écrire avant de lire Ducharme parce que justement avant Ducharme j'écrivais pas.

Langueur musicale

Élise Turcotte

La vie est existences

illusoires.

Existences menacées, attaquées par

le blé jaunâtre, les moustiquaires,

les pointes acérées

des êtres perdus.

Il n'y a pas de troupeau.

J'imagine un enclos

dans les champs

et mon cœur hors de portée.

Tu me cherches partout.

Je joue du piano.

Tu explodes la larme à l'œil.

Tripote mon sexe pour entamer
le jour.
Pas de raisonnement. Pas d'arpège
de mesure.
Cherche la lueur de l'aube.
Humeurs sur le lit.
Je ne suis pas près de jouir.
Pressée par le soleil.
Je m'exposerai sur la butte.
Essoufflée, je remplace ton
anche.

La destruction du royaume de Miam

Mélanie Vincelette

En me versant un Sauternes dans un verre en cristal de Bohême, qui valait bien le Monbazillac de la veille, il me demande si je désire une tranche d'oursin de l'océan Indien. Moi, je préfère bien sûr l'œil du poisson-scie kenyan, qui me fait penser au caviar de Béluga lorsque celui-ci décore un flanc de raie malgache. Je scrute du coin de mon œil montréalais les tuiles mexicaines de la cuisine, pendant qu'il se sert nonchalamment (à l'antillaise) dans les charcuteries italiennes. Nous nous adonnons maintenant aux souvenirs du pays de la Nostalgie : ceux de Marrakech, bien sûr, où je m'étais étouffée avec un alcool de figues ; la baie de Bilbao ou de Tanger, je ne sais plus, la mosquée de Cordoba (c'est Cordoue, mais en espagnol, que je parle couramment), les cornes de wapiti de Kyoto (c'est Kyoto aussi en japonais, ce qui tombe bien) qui rendent puissants. Je veux le couper, lui dire je t'aime mon cœur, mais ma bouche est pleine, alors je mastique comme une Polonaise. Il me parle des architectes bulgares de l'ITHQ original qui ont eu les yeux crevés afin qu'ils ne répètent jamais une telle horreur, pendant que je me ressers dans le tartare mongol, puis sautant du coq au vin, il divague sur l'Europe de l'Est, avec ces noms qui présentent une nette carence de voyelles. Au son des violons de la Vltava, souriant comme une statue javanaise, il enduit son doigt de miel yéménite et me demande si j'en veux. Je brûle de dire oui, mais une étrange secousse s'empare de moi. Je pense à Ti-Zoune, mon premier chum de la rue Panet. Je vois sa figure. Ti-Zoune quand je ne voyageais pas. Ti-Zoune qui ne pouvait épeler Myanmar (c'est le nom birman de la Birmanie, il ne faut plus dire Birmanie). Ti-Zoune quand je ne savais pas que le vrai chocolat est amer. Ti-Zoune qui ne savait pas que Salon-de-Provence n'est pas une exposition à la place Bonaventure mais un village de France. Ti-Zoune qui croyait que le flamant

rose pousse à Laval. Ti-Zoune qui prenait les éphémères de Virginie pour une équipe de baseball. Je me mets à pleurer. Je ne souhaite qu'une chose : manger avec Ti-Zoune un roteux à La Belle Province.

poésie

Le lundi d'après
Écriture spontanée à distance 2002-2004
Chine/Canada¹
Anne Penders

Lundi 2 février 2004. 22 h 30. Montréal. « Home ».

La fille aux pieds nus — n'est plus. Là.

Les murmures et les pattes de mouche.

La boue noire.

Tu manques à ma vie.

Tu/parles/ris — Ailleurs. Manques.

Ici — tu/penses/dis. Je. Autre.

La fille aux pieds nus — revient. Transformée.

Après.

La sympathie tranquille.

Avaler tout. Digérer.

Le choix de sauter — une provocation.

La Chine. L'Inde. Manquent.

Ici / Ailleurs.

La question du Vivre.

Le lundi a ses envies. Ses errances. Ses rêves. Et ses plis.

Plis postaux qu'on déplie/écoute — surpris.

Les peaux-rouges sur le mur. En tendresse. En tentures.

¹ Ce texte fait écho à « Ici comme Ailleurs — à chacun ses cailloux » de la même auteure, paru dans *Liberté*, vol. 47, n° 3 (269), septembre 2005.

J'adorerais /tu dis.

L'hésitation — bloque les mouvements du corps/cœur.

L'imagination — bat les souvenirs sur le palier.

On secoue l'histoire empoussiérée.

Prendras-tu l'avion /pour ?...

La route. Les dunes de sable. Courir nus. Pieds et corps ensemble.

L'amour dans la petite auto rouge. Le feu sur la plage.

Viendras-tu /reposer la suite de ?...

Les clochettes. Le bleu.

L'absence de vent décompose le Temps /décontenance le vide
— particulier.

Tout ce qui — est /manque.

Le verbe et les morceaux. Le bruit. Abruti. Englouti.

Tu silences très fort, je me dis.

La langue /ses peaux. Lambeaux de chair morte.

Taire. Taire. Tu.

Ne sais plus que... l'envol. L'oiseau. La balle tibétaine. Et tes pas
essoufflés.

Everyone.

Nobody.

Who lost his way, by the way?

Where and when.

Questions incongrues.

Avaries des lieux et des heures.

Fantasmes avinés /ne rien écouter.

Se relever.

Ouvrir et fermer — les yeux.

(se sentir un peu mieux, un peu vieux, un peu heureux/se sentir un peu...)

Ouvrir — laisser couler. L'eau, le temps, le vent. Tout.

La fille aux pieds nus.

Cornées encrassées. Talons caleux.

Les questions enclavées / sous les yeux, sur le front.

Ne pas laisser tomber le menton.

Boire son thé.

Lisbonne.

Ses rues et ses ombres. Tes mains sur mon corps.

Se souvenir. Du parc, des gâteaux, du vert.

Chez soi — tout à l'envers.

Chez soi — tout près du ciel.

Le monde en étrangère.

Quelque chose s'arrête. Quelque chose traîne. Quelque chose triche ?

On ne tournera pas la page / sans l'avoir remplie.

On continuera d'aller jusqu'au bout du bout du Lieu.

Les liens et les joues, les jours et les nuits, tes mains, mon envie...

La question du Temps — impertinente invraisemblance.

La question de l'Amour — partout posée / comme une réponse.

Toi — à l'intérieur de...

Les arbres et les pieds. Les écorces / le rire.

On avancera tout en sourire.

On n'aura plus mal.

On fera du feu. La braise crépitera. Les fleurs dans les cheveux.

On réparera. Les pierres cassées, les coquillages, les mauvais présages.

Le chaos barbare aura le sens de l'humour.
L'année du Singe, la queue autour de la branche, balancera
l'histoire en silence.
L'élémentaire des évidences.

Tu. Loin. Manques.

Quelques minutes mirages.
Les pieds nus portent des bas lignés. L'hiver ermite dans son
grenier. Les verbes s'adjectivent.
La fille sauvage préfère les arbres identiques — sauvages.

Lisser ton plumage/te prendre la main.
Serrer ton coquillage — relique des jours sans fin.
Tendresse velours/on ne sait plus parler d'amour.
Le rire/ce qu'il faudrait.
Au-delà de... quatre coins du globe... — Un globe n'a pas de
coins/où sont-ils alors, l'espace, le temps, l'étoile du Berger, le
noir du soir, l'absence de toi ?
Éperdue perdue, les pieds nus serrés dans des bottes de cuir.
On. Tu. Nous.
L'indécis des pénombres.
La certitude de.../Et beaucoup.
Petites lumières fades — demain n'a pas d'orage.
En perspective, des jours trop sages — et Toi. Peut-être.

Lundi 9 février 2004. 16 h 30. Montréal. « Camelia ».

On pourrait parler encore.
Le lundi fait des efforts/à travers la table.
Les fleurs.
Ne reste que la transparence — le voyage et l'errance.
Can one grow roots?
Seul l'amour... peut-être...

Nénuphar. Flûte.

On rêvera à d'autres luttes.

On adoucira les traits. On n'oubliera pas les nomades.

On boira du thé chinois.

On... ne.../effacées, les traces.

Retour de la vie/ses audaces.

Les abeilles. Le miel. La main. Les cheveux — un corps.

Le visage des dieux protecteurs — la Fée et le Lion.

Pieds nus dans le gazon.

Tu t'es trompé d'avion.

Je resterai sur le côté occidental de l'Occident.

Encore un peu d'Orient — une perle, au fond du cœur.

De la nacre sur les cailloux qui blessent.

On peut même l'offrir après. Comme les petits bols.

Rien ne sert de réparer les coquillages — leur peau ne repousse pas.

/ ne pas mourir aujourd'hui.

On tournera la page — comme on prend sa respiration avant de sauter.

On boira son thé. Oolong. Le préféré.

On... La Chine...

Les erreurs sècheront sur leur fil.

On ramassera la fleur de sel, au soleil de l'été.

Recycler la douleur/épicer la salade/rire, peut-être, même.

Tu ne seras pas là.

Nos arbres grandiront de travers/la faute des mauvais hivers.

Pollen et coléoptères.

On avancera — à nouveau seul et fier, sous les futaies.

On dormira le nez dans l'humus, l'après-midi.

On guérira peu à peu de...

Les oiseaux migrants reprendront leur transhumance.

On bâtera son nid plus tard. (On ne peut forcer le hasard.)

Elle dit : il ne sert à rien de tirer sur une plante pour la faire pousser...

Le bol fendu restera pour toujours griffé.

La direction des migrations/méridiens du cœur.

L'avenir — solitaire.

L'Essentiel reste à faire.

prose

Ci-gît Daniil Harms

David Leblanc

Dans la préface d'un livre, décrire quelque sujet, et ensuite, dire que l'auteur du livre a choisi un sujet complètement différent.

Daniil Harms



L'écrivain russe Daniil Ivanovitch Iouvatchev est né à Saint-Petersbourg le 30 décembre 1905. Éclectique de formation, il fréquente tour à tour l'École allemande, les futuristes et transmentalistes à la Khlebnikov, l'Union des poètes, le théâtre inhabituel « RADIX » et l'aura suprématiste de Malevitch. C'est en 1924 — en hommage à Sherlock Holmes, selon les versions¹ — que Daniil adopte le nom de plume anglais de Harms (« maux, malheurs, mésaventures »). À des rencontres informelles entre artistes et philosophes succède, en 1927, la fondation de l'OBERIOU (acronyme russe pour « Groupement d'Art Réel »), association de « penseurs naturels » dont la vision du monde est rapidement qualifiée d'antisocialiste par les partisans de la pensée unique. Or, déclarent les fondateurs de l'OBERIOU, à qui l'avenir donnera évidemment raison : « Nous saluons l'exigence d'un art à la portée de tous, accessible par sa forme même à l'écolier de campagne, mais l'exigence d'un tel art *uniquement* mène aux dédales des erreurs les plus terribles ». Arrêté en 1931, Harms est emprisonné un an à Koursk, avant d'être relégué pour quelque temps à l'exil intérieur. De retour à Saint-Petersbourg (qu'il refuse toujours d'appeler Leningrad), il publie malgré tout

¹ La ressemblance Harms / Holmes est évidemment plus frappante dans la graphie russe : Хармс / Холмс.

un conte pour enfants (sa seule source de revenus) dans lequel un homme qui s'en va pour acheter du tabac disparaît sans la moindre explication, phénomène insolite devenu étrangement familier sous la Terreur des années 1930. Vivant dans une extrême pauvreté, interdit de publication et constamment menacé par le GUÉPÉOU (police secrète), Harms est à nouveau piqué en 1941, alors qu'il sort tout bonnement de chez lui. Relégué à la détention « psychiatrique », il meurt de faim le 2 février 1942. Sorte de manifeste d'avant-garde publié en 1928, la déclaration OBERIOU le présente comme un poète de la collision et des relations entre objets, d'où la récurrence de certains motifs : alchimie, chutes, algèbre, accidents, astrologie, démembrements, morts subites, magie, géométrie, disparitions, violence gratuite, famine, apparitions, etc. Son travail de déplacement poétique consiste à combiner les inventions de la logique à celles de l'imagination, quelque part entre mysticisme et calcul, sur les traces de Goethe, Gogol, Blake, Khlebnikov et Lewis Carroll. Écrivain sans livre, Harms démonte lui-même les fictions qu'il met en scène afin d'en extraire l'essence véritable, précarité de l'humaine condition dont les divisions particulières se fondent dans l'idée d'un « lien » existentiel tacite, à la fois universel et transitoire, le potentiel tyrannique de l'individu s'effaçant comme par magie avec les intentions de l'auteur-enchanteur pour s'élever parmi les sphères : Ulysse — Personne. Mais alors, comment vous résumer la pensée de Daniil Harms ? « Une sorte de simplicité dans les moyens, de sobriété et de charme ».

Toujours à titre posthume

Daniil Harms

récits choisis et traduits du russe par **David Leblanc**

Cahier bleu ciel n° 29 (Amphibraque)

Et le poisson scintille au fil de la fraîche rivière,
Et la petite maisonnette se dresse au loin derrière,
Et le chien jappe devant les vaches en troupeaux,
Et Petrov en bas de la montagne file en chariot,
Et sur la maisonnette un petit drapeau entortillé,
Et le nutritif gramen mûrit sur les champs de blé,
Et sur chaque feuille brille une poussière aux éclats d'argent,
Et partout les mouches s'envolent avec leurs sifflements,
Et les jeunes filles, en s'étendant, se chauffent au soleil,
Et sur les fleurs du jardin bourdonnent les abeilles,
Et les oies plongent dans les étangs ombragés,
Et la journée s'écoule en travaux familiaux.

Sonnet

Un incident surprenant m'est arrivé : j'ai soudain oublié, lequel vient en premier — sept ou huit. Je suis parti chez les voisins et leur ai demandé ce qu'ils pensaient à ce sujet.

Quelles furent leur surprise et la mienne, quand ils ont soudain découvert qu'ils ne pouvaient pas plus se rappeler l'ordre du compte. Un, deux, trois, quatre, cinq et six, ont-ils compté, mais ils oublièrent ce qui suit.

Nous sommes allés au dispendieux magasin *Gastronome*, qui est à l'angle des rues *Znamenskaïa* et *Bassenaïa*, et nous avons posé notre problème à la caissière. La caissière sourit tristement, sortit de sa bouche un petit marteau et, remuant un peu le nez, dit : « À mon avis, sept va après huit dans ce cas, quand huit va après sept ».

Nous avons remercié la caissière et sommes joyeusement sortis en courant du magasin. Mais ici, en réfléchissant aux mots de la caissière, nous nous sommes attristés de nouveau, puisque ses mots nous ont tous parus dénués de sens.

Qu'allions-nous faire ? Nous sommes allés au jardin d'été et avons commencé à y compter les arbres. Mais rendus au compte de six, nous nous sommes arrêtés et avons commencé à argumenter : selon l'avis des uns, il fallait poursuivre avec sept, selon l'avis des autres, huit.

Nous aurions discuté très longtemps, mais, par chance, ici un enfant est tombé d'un banc et s'est cassé les deux os de la mâchoire. Cela nous a détourné de notre discussion.

Et ensuite nous nous sommes dispersés vers nos maisons.

Makarov et Petersen (n° 3)

MAKAROV: Ici, dans ce livre, il est question de nos désirs et de leur satisfaction. Lis ce livre et tu comprendras à quel point nos désirs sont vides. Tu comprendras aussi comme il est facile de satisfaire le désir d'un autre et comme il est difficile de satisfaire son propre désir.

PETERSEN: Tu t'es mis à parler bien solennellement. C'est comme ça que parlent les chefs indiens.

MAKAROV: Ce livre est tel qu'il faut en parler en termes élevés. Même pour y réfléchir, j'enlève ma *chapka*.

PETERSEN: Et tu te laves les mains avant de les poser sur ce livre ?

MAKAROV: Oui, il faut bien se laver les mains.

PETERSEN: Et tes pieds, juste au cas où, tu les laverais ?

MAKAROV: Ça, c'est stupide et grossier.

PETERSEN: Mais quel est donc ce livre ?

MAKAROV: Le nom de ce livre est impénétrable...

PETERSEN: Hi-hi-hi !

MAKAROV: Ce livre s'appelle *MALGIL*.

(Petersen disparaît.)

MAKAROV: Bon Dieu ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Petersen !

LA VOIX DE PETERSEN: Qu'est-ce qui s'est passé ? Makarov ! Où suis-je ?

MAKAROV: Où est-ce que tu es? Je te vois plus!

LA VOIX DE PETERSEN: Et toi, où es-tu? Je te vois pas non plus!...
C'est quoi ces sphères?

MAKAROV: Que faire? Petersen, tu m'entends?

LA VOIX DE PETERSEN: Je t'entends! Mais qu'est-ce qui s'est passé?
Et c'est quoi ces sphères?

MAKAROV: Tu peux bouger?

LA VOIX DE PETERSEN: Makarov! Tu vois ces sphères?

MAKAROV: Quelles sphères?

LA VOIX DE PETERSEN: Laissez!... Laissez-moi!... Makarov!...

(Silence. Makarov reste saisi par la peur, puis il prend le livre et l'ouvre.)

MAKAROV (*lisant*): « ... L'individu perd graduellement sa forme et devient sphère. Et une fois devenu sphère, l'individu perd tous ses désirs ».

RIDEAU

Lynchage

Petrov s'assoit sur son cheval et parle, se tournant vers la foule, de ce que ce sera, si l'on construit, sur la place où se trouve le jardin public, un gratte-ciel américain. La foule écoute et, vraisemblablement, approuve. Petrov note quelque chose pour lui-même dans son carnet. De la foule sort une personne de taille moyenne qui demande à Petrov ce qu'il a noté pour lui-même dans son carnet. Petrov répond que cela ne regarde que lui. La personne de taille moyenne insiste. De fil en aiguille s'amorce un différend. La foule prend le parti de la personne de taille moyenne, et Petrov, voulant sauver sa vie, presse son cheval et se cache après le tournant. La foule s'agite et, à défaut d'autre victime, attrape la personne de taille moyenne et lui arrache la tête. La tête arrachée roule sur le pavé et reste prise dans une bouche d'égout. La foule, ayant satisfait ses passions, se disperse.

Le début d'un très beau jour d'été (symphonie)

À peine le coq avait-il crié que Timofeï sauta de sa fenêtre sur le toit et fit peur à tout le monde qui passait dans la rue à ce moment-là. Khariton le paysan s'arrêta, ramassa une pierre et la lança vers Timofeï. Timofeï avait disparu quelque part. « Bien joué ! » cria le troupeau humain, et un certain Zubov prit son élan et, de toutes ses forces, s'élança tête première contre un mur. « Ah ! » s'écria une bonne femme avec un abcès. Mais Komarov fit tapli-tapla à cette bonne femme, et la bonne femme se sauva en hurlant par la porte cochère. Feteliouchine passa devant et rit. Komarov s'approcha et lui dit : « Eh ! toi, gros lard ! » et il frappa Feteliouchine dans le ventre. Feteliouchine s'appuya contre le mur et se mit à roter. Romachkine crachait du haut de sa fenêtre, en essayant d'atteindre Feteliouchine. Pas très loin de là, une bonne femme au grand nez battait son enfant avec une bassine. Et une jeune mère grassouillette frottait le joli visage de sa petite fille contre un mur de brique. Un petit chien, ayant cassé sa petite patte, traînait sur le pavé. Un petit garçon mangeait quelque saleté tirée d'un crachoir. Il y avait une longue file pour le sucre devant l'épicerie. Les bonnes femmes s'injuriaient bruyamment et se repoussaient l'une l'autre avec leurs paniers. Khariton le paysan, ayant bu de l'alcool frelaté, se tenait devant les bonnes femmes et prononçait des obscénités avec la braguette ouverte.

Ainsi commença ce beau jour d'été.

« Un rêve a dans la plupart des cas une signification... »

Un rêve a dans la plupart des cas une signification tout simplement inverse. S'il est facile de comprendre que le rire suppose les pleurs, la tristesse — la joie, l'ennui — la gaieté, etc., il n'est toutefois pas facile de trouver la signification inverse de tout phénomène. Par exemple, vous voyez : un puits, vous vous tenez sur le rail au-dessus de ce puits, au lieu d'une tête vous avez un coq, et au lieu de pieds et de mains — du dentifrice en poudre. Qu'est-ce que cela signifie ? Quel est le phénomène inverse ? Peut-être le phénomène inverse sera-t-il : prendre le train en avalant du lait caillé avec des boutons d'or. Pour interpréter les rêves, il faut savoir trouver les phénomènes inverses.

Une nouvelle anatomie

Sur le nez d'une petite fille ont poussé deux bandes bleu ciel. Le cas est particulièrement rare, car sur une bande était écrit « Mars », et sur l'autre « Jupiter ».

« J'ai connu un gardien... »

J'ai connu un gardien qui ne s'intéressait qu'aux défauts. Puis son intérêt s'est concentré et il s'est mis à s'intéresser à un seul défaut. Et lorsqu'il trouva dans ce défaut sa spécialité, il se sentit quelqu'un de nouveau. Après la confiance en soi vint le besoin d'érudition, il dut jeter un coup d'œil dans les domaines voisins, et l'homme se mit à grandir.

Ce gardien est devenu un génie.

Cinq récits inachevés

Cher Iakov Semionovitch,

1. Un homme, ayant pris son élan, s'est cogné la tête sur une forge avec une telle force que le forgeron a mis de côté la masse qu'il tenait dans ses mains, a retiré son tablier en cuir et, après s'être lissé les cheveux avec la paume, est sorti dans la rue pour voir ce qui s'était passé. 2. Le forgeron vit alors l'homme assis par terre. L'homme était assis par terre et se tenait la tête. 3. « Que s'est-il passé ? » demanda le forgeron. « Oh ! » dit l'homme. 4. Le forgeron s'est avancé plus près de l'homme. 5. Nous arrêtons le récit du forgeron et de l'homme inconnu et commençons un nouveau récit à propos des quatre amis du harem. 6. Il était une fois quatre amateurs de harem. Ils trouvaient que c'était agréable d'avoir chacun huit femmes à la fois. Ils se réunissaient les soirs et discutaient à propos de la vie de harem. Ils buvaient du vin ; ils s'enivraient saouls morts ; ils tombaient sous la table ; ils dégueulaient. C'était repoussant de les voir. Ils se mordaient les jambes l'un l'autre. Ils s'appelaient l'un l'autre de noms dégradants. Ils rampaient sur leur ventre. 7. Nous arrêtons leur récit et nous procédons vers un nouveau récit à propos de bière. 8. Il y avait un baril de bière, et un philosophe était assis à côté et il raisonnait : « Ce baril est rempli de bière. La bière fermente et devient plus forte. Et moi ma raison fermente parmi l'éther des sommets et mon esprit devient plus fort. La bière est une boisson qui coule dans l'espace et moi je suis une boisson qui coule dans le temps. 9. Quand la bière est enfermée dans un baril, elle n'a nulle part où s'écouler. Que le temps s'arrête, et je m'assécherais. 10. Mais le temps ne s'arrêtera pas, et mon cours est immuable. 11. Non, il vaut mieux laisser couler la bière librement, car il est pour elle contre-nature de rester sur place ». Et sur ces mots le philosophe ouvrit le robinet du baril et la bière se déversa sur le plancher. 12. Nous en avons assez dit sur la bière ; maintenant nous parlerons d'un tambour. 13. Un philosophe frappait un tambour et criait :

« Je fais du bruit philosophique ! Ce bruit ne sert à personne, il dérange même tout le monde. Mais s'il dérange tout le monde, c'est donc qu'il n'est pas de ce monde. Et s'il n'est pas de ce monde, il est d'un autre monde. Et s'il est d'un autre monde, alors je dois continuer à le faire ». 14. Le philosophe fit longtemps son bruit. Mais laissons ce récit bruyant et tournons-nous vers le calme de ce récit à propos d'arbres. 15. Un philosophe se promenait sous les arbres, et il se taisait, parce que l'inspiration l'avait quitté.

Dictionnaire littéraire

Laurent Mailhot

Âme. « Si l'on me demandait une définition, je répondrais que l'âme est pour moi ce qui nous mobilise: c'est une idée que l'homme se fait de lui-même, de sa dignité et de son "honneur" — encore un mot tabou » (Romain Gary, préface à son roman *Charge d'âme*, Paris, Gallimard, 1977).

Amérique du Sud : voir Art abstrait, Jésus, Vouvoiement.

Angleterre : voir Chalet.

Art abstrait. « (L'Amérique du Sud doit venir en tête de la production mondiale de l'art abstrait de troisième ordre du fait, sans aucun doute, de la vulgarité de sa classe aisée et du succès des décorateurs — on peut aller à un vernissage tous les soirs, ou presque, même dans un bled comme Barranquilla.) L'Indienne n'eut pas un regard pour les peintures [...]; si elle était un détail dans une peinture, elle serait un chef-d'œuvre (mais personne, en Amérique du Sud, ne représente la forme humaine avec conviction) » (Paul Theroux, *Patagonie Express*, trad. par D. Peters, Paris, Grasset, 1988, p. 253-254).

Aube. « Vous penchant au balcon

Prenez garde à la surprenante détente de l'aube »

(Carle Coppens, « Liste des non-qualifiés », *Poèmes contre la montre*, Montréal/Paris, Noroît/Obsidiane, 1996, n.p.).

Auschwitz : voir Canada.

Bain : voir Chalet.

Canada. « Dans le jargon du camp d'Auschwitz, trente baraques étaient appelées "le Canada". "Les détenus polonais avaient baptisé Canada les baraques où s'effectuaient le tri et le stockage des biens juifs, ce nom étant pour eux le symbole de fabuleuses richesses. L'équipe qui travaillait là, le Kommando Canada, avait donc les meilleures chances d'"organiser"¹ (Myriam Anissimov, *Primo Levi ou la tragédie d'un optimiste*, Paris, Éditions JC Lattès, 1996, p. 164).

Chalet. « À Hove, comme dans beaucoup d'autres endroits de la côte anglaise, on trouvait des "chalets". Le nom était trompeur, il s'agissait de cabanes, et la prononciation écorchée du mot français produisait un son des plus appropriés, évoquant une petite bâtisse sale et laide. Il y en avait des centaines rangés côte à côte sur le front de mer. Ces chalets, me disais-je, devaient être les mutants contemporains des machines à bain de jadis.

« Les Anglais étaient très pudibonds; à l'époque victorienne, la natation était d'ailleurs considérée comme l'opposé d'un sport, une espèce de cure par immersion, un intermédiaire entre l'irrigation du côlon et le baptême. Les machines à bain — espèces de cabanons sur roues — s'étaient transformées en cabines de déshabillage fixes, progressivement disposées en rangées le long de la plage; finalement elles s'étaient vu octroyer le statut de maisons miniatures, de "chalets" — avec l'accent, bien entendu » (Paul Theroux, *Voyage excentrique et ferroviaire autour du Royaume-Uni*, Paris, Grasset, 1986, p. 63-64).

Choual. « "Becker et Cartier, vous parlez trop *the the!*" leur lance-t-il [Jean Renoir] souvent, en imitant ceux qui le prennent de haut. Ce qui ne l'empêche pas, lui, de ne jamais dire "cheval" mais "choual", avec toute l'affectation dont est capable un ancien officier de cavalerie » (Pierre Assouline, *Henri Cartier-Bresson. L'œil du siècle*, Paris, Plon, 1999, p. 132).

¹ Herman Langbein, *Hommes et femmes à Auschwitz*, Paris, Fayard, 1975.

Citron : voir Lune.

Discrépance. « L'emploi de "discrépance" à propos de l'écart entre la personnalité de Laurent Fabius et ses positions sur l'Europe [...] était de ma part une innocente provocation, délibérée et pédagogique [...]

(1) "Discrépance" est joli quand "opposition", "contradiction", "discordance" sont balourds. Il y a dedans de la dissonance, du crépitement, et même du crépage de chignon [...].

(2) Ceci n'est pas un anglicisme. Discrépance, en usage (rare) chez les philosophes et les mathématiciens, vient du latin *discrepantia* (discordance); en italien, *discrepanza* (désaccord) est d'usage courant. Je hais les anglicismes [...] » (Jacques Julliard, *Le Nouvel Observateur*, n° 2 096, 6-12 janvier 2005, p. 11).

Enseignants. « Je n'ai jamais aimé les professeurs. Je ne fais pas partie de ces repentis de la scolarité ou de l'université rendant un hommage tardif, voire posthume, à l'un ou l'autre de leurs anciens maîtres censés les avoir élevés au-dessus de leur condition en leur révélant les beautés de la littérature et les charmes des sciences physiques ou humaines. Tous les enseignants que j'ai croisés dans ma vie — instituteurs, professeurs, assistants, titulaires de chaire, remplaçants de pacotille —, tous étaient des rosses, des carnes, des boltringues lâches et démagogiques, imbus d'eux-mêmes, serrant la bride aux faibles, flattant la croupe des forts, et conservant jusqu'à la fin ce goût maniaque de la classification, de l'élimination, de l'humiliation. L'école ou la faculté ne me sont jamais apparues comme des lieux d'apprentissage ou d'épanouissement mais plutôt comme des centres de tri chargés de remplir, selon la demande, usines et bureaux » (Jean-Paul Dubois, *Une vie française*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2004, p. 48-49).

Éternuements. Éternels attermolements.

Fabius, Laurent : voir Discrépance.

Forme (humaine) : voir Art abstrait, Sentiment.

Gagliano. Nom du petit village misérable décrit par Carlo Levi dans son roman *Le Christ s'est arrêté à Eboli*. (Le nom réel du village est Aliano.)

Gauchisme (Mai 68) : voir Enseignants.

Honneur : voir Âme.

Jazz. « Le jazz est pour moitié musique de chemin de fer ; le mouvement et le bruit du train lui-même ont le rythme du jazz [...]. Les musiciens voyageaient en train ou pas du tout, et le tempo des pistons, le cliquetis, le sifflet solitaire se glissaient dans les chansons. De même pour les villes sur le parcours. Comment justifier autrement la présence de Joplin ou de Kansas City dans les paroles ? » (Paul Theroux, *Patagonie Express*, *op. cit.*, p. 36).

Jésus. « En un endroit [San Vincente] où l'on représentait Jésus sous les traits d'un dur tout en muscles, d'un latin aux yeux bleus et aux cheveux brillantinés, d'un jeune homme extrêmement beau, la religion tenait du roman d'amour. Pour certains catholiques, et souvent en Amérique du Sud, la prière est devenue une occasion de flirter avec Jésus. Il n'a rien d'un Dieu terrible, d'un destructeur, d'un ascète froid et vindicatif ; c'est un prince en même temps que l'image ultime du macho » (Paul Theroux, *Patagonie Express*, *op. cit.*, p. 163).

Joual : voir Choual.

Joual total². « Resucée de vos bourses,
de mal fichu en pis de vache,
greluchons du Chœur des Arts
au pied des autels,
et le Conseil des Muses :
les orages du génie, Jupiter a la berlue,
la pluie d'or dégouline
à vos fronts de génisses :
au Festival mondial municipal
du joual national provincial
la gentillesse ne dételle pas :
amour universel et pelotage total ;
dans nos matriarchats,
la peau de zizi est affaire de touffes :
moulez les bronzes et Sheila Copps ».

Latin : voir Discrépance, Rhyparographie.

Lune. « Tu cherches des mots qui feraient surgir
D'un horizon bien droit la rondelle citron
D'une lune comme nul n'en a vu qu'en peinture »
(Robert Melançon, *Le paradis des apparences. Essai de poèmes réalistes*, Montréal, Noroît, 2004, p. 79).

Macho : voir Jésus.

Œuvres complètes. « Des "œuvres complètes" ne sont jamais que des morceaux choisis, les ruines de grands projets » (Robert Melançon, *Exercices de désœuvrement*, Montréal, Noroît, 2002, p. 89).

Paysage : voir Train.

² C'est le titre de la dernière des « Rhyparographies » qui suivent *Les loisirs de Palamède et autres poésies fugitives* de Marc Vaillancourt (Montréal, Triptyque, 2003, p. 103-104).

Peinture : voir Poésie.

Poésie. « Il y a plus de rapport entre la poésie et la peinture qu'entre la poésie et le roman; un poète pose les mots, et leurs significations, comme un peintre pose des couleurs » (Robert Melançon, *Exercices de désœuvrement*, op. cit., p. 63-64).

Photographe. « Fautographe » (Man Ray); « foutographe » (Robert Doisneau).

Rhyparographie. « [...] Un peintre, un dessinateur, un caricaturiste "qui s'exerçait sur une nature triviale" (*Litttré*). Latin *rhyparographus* » (Marc Vaillancourt, *Les loisirs de Palamède...*, op. cit., p. 95).

Roman : voir aussi Enseignants, Gagliano, Jésus.

« Un roman, c'est une dépression nerveuse contrôlée par la syntaxe³ ! » (Nadine Bismuth, *Scrapbook*, Montréal, Boréal, 2004, p. 127).

« Tu veux dire que tu retranscris à l'ordinateur tous les passages de ton journal intime qui parlent de ciel ou d'amours impossibles, tu les imprimes, tu les agrafes ensemble et que t'appelles ça un roman⁴ ? » (*ibid.*, p. 195).

Sentiment. « La sentimentalité trahit l'affaissement du sentiment; le formalisme, celui de la forme » (Robert Melançon, *Exercices de désœuvrement*, op. cit., p. 26).

Silence. « À peine arrivé chez toi

Le silence te reconnaît et te fait fête »

(Carle Coppens, « Liste des non-qualifiés », *Poèmes contre la montre*, op. cit., n.p.).

³ « Selon Ramonet », qui revient plus loin comme personnage (conférencier).

⁴ Un autre personnage s'adresse ici à la narratrice, auteure de *La Garden-Party*.

Train. « Le train apparaissait le summum de la civilisation. Il ne dérangeait rien. Ne gâchait rien. Il n'altérerait pas le paysage : c'était la machine dans le jardin, mais une machine paisible » (Paul Theroux, *Voyage excentrique et ferroviaire...*, *op. cit.*, p. 114).

Vouvoiement. « Nous nous vouvoyions, à cause de cette habitude bizarre qu'ont les Colombiens de se tutoyer dès qu'ils font connaissance et de passer au vous quand la confiance s'installe, comme entre époux » (Gabriel García Márquez, *Vivre pour la raconter*, trad. A. Morvan, Paris, Grasset, 2003, p. 131).

Le roman de ma mère (extrait)

Evelyne de La Chenelière

J'adore les féministes. Elles me rappellent ma mère. Je ne voudrais blesser aucune féministe et surtout pas toi, parce que j'ai déjà suffisamment blessé ma mère comme ça et que je l'ai regretté aussitôt. Bref, j'adore les féministes et c'est considérablement problématique en ce qui me concerne.

J'aimerais ressentir les choses d'une manière différente, j'aimerais peut-être aussi ne pas reconnaître ce que je ressens, ça m'éviterait d'être sexiste, ou bien je serais sexiste sans le savoir et ça m'éviterait de l'écrire et que plein de féministes soient contre moi, mais bon c'est comme ça : je préfère les romans écrits par des hommes que ceux écrits par des femmes. Voilà. Et il n'y a aucune exception.

Je préfère la façon dont les hommes parlent des hommes, la façon dont les hommes parlent des femmes, la façon dont les hommes parlent de cul, non, vraiment, je préfère. Cette préférence s'applique aussi au théâtre. Je préfère la façon dont les hommes font parler les hommes, et la façon dont les hommes *font parler les femmes*.

Ma mère, qui était une femme et qui écrivait des romans et du théâtre, n'a jamais voulu parler littérature avec moi. Il faut dire que j'ai été maladroit la première fois que j'ai abordé la question. J'étais alors beaucoup plus adolescent qu'aujourd'hui, mais c'était normal pour mon âge de l'époque. Je n'avais jamais rien lu de ma mère, mais j'avais lu des articles de journaux et de revues qui parlaient de son travail. Elle y était plutôt célébrée, mais je gardais malgré tout une vague impression de condescendance dans la manière dont on nous prévenait qu'elle était une femme qui écrit.

Je lui ai demandé : « Maman, tu crois pas que tu écrirais encore mieux si t'étais un homme ? Je veux dire, si t'étais pas encombrée par ton état féminin ? Attends, te fâche pas, je veux seulement te demander : tu crois pas que ton geste d'écriture est avant tout celui de la provocation, qui vient du sentiment d'empiéter sur un territoire *a priori* masculin, et que ce geste perd ainsi de son intégrité intellectuelle malgré toi ? »

Elle s'est mise très en colère, je ne la suivais plus, elle me parlait de sexe fort et de sexe faible et de génération perdue. Mais je résume sûrement très mal et ce n'est pas à son avantage, tu as raison. C'est que je ne l'entendais pas vraiment. Je ne l'entendais pas bien parce que, quand quelqu'un devient émotif devant moi, je suis automatiquement happé par les manifestations physiques de cette émotivité fascinante, si bien que je n'arrive plus à suivre son propos, aussi cohérent soit-il. J'étais donc là, bien attentif aux effets de l'émotivité de ma mère, sans parvenir à me fixer sur autre chose que sur l'accélération de sa respiration, les notes aiguës de ses accents toniques, et le va-et-vient de ses mains qui s'échangeaient une cigarette sans jamais l'allumer.

Et puis un jour, ma mère femme, féministe et romancière est morte. Elle a laissé des œuvres dont certaines sont parfois mises à l'étude au cégep, ou même à l'université. Et puis un jour tu étais étudiante, et tu m'as appelé pour me rencontrer et que je te parle de ma mère, dans le cadre de la rédaction de ta thèse sur la libération sexuelle et les œuvres littéraires féminines au Québec. Ou quelque chose comme ça. J'ai d'abord refusé de te rencontrer, j'avais bien trop peur de tomber amoureux de toi. Et tomber amoureux d'une étudiante féministe qui se penche sur les œuvres de ma mère ne m'aurait attiré que des ennuis. C'est ce que je t'ai dit au téléphone, tu m'as raccroché au nez, et ça y était, trop tard, j'étais amoureux.

« L'intérêt que tu portes aux romans de ma mère est en grande partie attribuable à son sexe qui est féminin. Ce serait de la mauvaise

foi que de ne pas l'admettre ». Tu m'as répondu : « Mais lis au moins un de ses livres jusqu'au bout, t'es vraiment trop con, tu pourrais au moins faire l'effort d'en lire un », et tu m'as tendu le livre.

« Si écrire, c'est ne pas mourir tout à fait, si c'est acheter le désir alors qu'on vieillit, si c'est tenter, à force de mots, la séduction irrésistible, comme si l'effeuillage d'un livre, page après page, était le plus langoureux des strip-teases, alors je veux admettre l'écriture pour ce qu'elle est : un acte désespéré et frivole, ni plus ni moins que la robe qu'on fait tourner pour son père d'abord, et ensuite le cul qu'on guinde pour tous les autres ».

Ça, c'était la quatrième de couverture. Ce genre de quatrième de couverture, moi, ça m'ôte direct l'envie de lire le livre. Je te l'ai dit, tu m'as répondu que vraiment j'étais con, et tu es partie promener mon chien. Tu sais que même mon chien *sait* que tu es une belle femme ? Tu as beau écrire des thèses pour qu'on oublie un peu que tu es une belle femme, le temps de s'intéresser à tes idées, mon chien n'en a rien à foutre de tes idées : il te trouve belle, il trouve que tu sens bon, il t'aime parce que tu es une femme, tu n'y échapperas pas ! Je t'ai crié tout ça le temps que tu descendes l'escalier et que tu claques la porte.

Tu es partie longtemps, mon chien devait en avoir marre de se faire promener et il devait avoir froid aux pattes, mais il ferait n'importe quoi pour te convenir. Comme moi d'ailleurs. Bref, j'ai eu le temps de lire le roman de ma mère.

J'ai été surpris et presque vexé de constater que, de notre vie ensemble, la vie où elle était ma mère et moi son fils, il n'en était jamais vraiment question dans son livre. Comment une femme qui avait consacré ses jours à mes soins et ses nuits à l'écriture n'avait-elle pas cru bon, ou du moins inévitable, de faire un pont entre ses jours et ses nuits ? Nulle part elle ne parlait de moi.

J'ai plutôt eu l'impression qu'elle me parlait, à moi. Bon d'accord, c'est très banal tu me diras, comme sentiment, de lire un roman comme une lettre qui vous serait adressée, à *vous personnellement*, je sais, mais pas quand l'auteur est votre mère. Pas quand c'est le sous-texte qui vous saute à la figure. En parcourant les mots de ma mère qui nous parlaient des hommes, des femmes et de cul, je croyais l'entendre me dire : *Tu vois mon garçon, mon fils chéri, mon beau petit mâle que j'ai mis au monde, je suis ta mère et j'écris sans faire le moindrement ton hommage. J'ai mis bien des choses de côté pour que tu puisses prendre toute ta place d'homme dans la vie, mais tu n'as pas réussi à empiéter sur le territoire de mon écriture, là où il n'est pas question du beau petit mâle que j'ai mis au monde. Tu vois, je préfère parler d'hommes, de femmes et de cul même si je suis ta mère. Mon plus grand exploit a été de te laisser à l'extérieur de mon chaos. Je n'ai pas laissé mon chaos t'aspirer, j'ai gardé les portes de mon chaos comme un Cerbère, pour que jamais tu n'y pénètres, dans cet enfer créateur, dans mon enfer bien-aimé.*

C'est ça le problème avec les femmes qui écrivent. Elles se croient les plus malignes mais elles ne sont pas claires, elles sont tout entortillées de leur féminité à n'en plus finir, à n'en plus voir clair.

L'homme écrit pour que les femmes en tombent amoureuses. Ça fonctionne la plupart du temps. L'écriture d'un homme lui garantit, en quelque sorte, un *sex-appeal* dont rien ne peut venir à bout, ni ses tares physiques, ni toutes ses bassesses, ni son caractère épouvantable. L'écriture d'une femme ne réussira jamais de tels prodiges. Pour qu'ils en tombent amoureux, il faut encore à la femme certains attraits qui n'ont rien à voir avec les mots qu'elle déploie pourtant comme une longue langue qui veut lécher, lécher et être léchée, une longue langue pleine de papilles excitées par l'idée de goûter. Cette longue langue qui veut goûter doit plaire d'abord, plaire enfin puisque les attraits de la femme ne sont jamais suffisants ou alors s'ils le sont, ce sera éphémère et ça, elle ne le sait que trop bien.

Et puis je ne reconnaissais pas ma mère. Il me manquait l'accélération de sa respiration, les notes aiguës de ses accents toniques et le va-et-vient de ses mains qui s'échangent une cigarette sans jamais l'allumer. Tout ça me manquait d'une manière urgente, presque suffocante, et je me sentais trompé comme quand, petit, je m'étais agrippé à la jupe d'une inconnue dont j'avais pris les mollets pour ceux de ma mère. Classique.

Depuis je tente d'écrire un roman, moi aussi. Au moins un premier et puis après on verra. C'est pénible, c'est long, je n'éprouve aucun plaisir et pourtant c'est irrésistible.

Ma mère s'insurgeait contre les auteurs femmes qui comparent l'écriture de leur roman à une gestation ou à un accouchement. Elle trouvait l'image complètement inappropriée. C'est dire à quel point elle ne voulait pas me mêler à son écriture. Je voudrais bien lui rendre la pareille, mais c'est difficile de ne pas parler de sa mère quand on est un fils. Et puis de toute façon, de quoi est-ce que je pourrais bien parler ? Je ne pourrais pas parler de cul parce qu'il n'y a que le tien qui m'obsède, et je n'ai pas envie de partager ton cul, même en mots, avec des lecteurs que je ne connais pas.

D'ailleurs j'espère te séduire pour de bon, avec mon roman. Parce que si tu restes avec moi pour l'instant, ce doit être parce que je te fais l'amour à peu près correctement (pardon, c'est vrai, tu me l'as déjà expliqué : *je* ne te fais pas l'amour, c'est macho cette expression, *nous* faisons l'amour), mais si je te veux encore tout près de moi quand je serai vieux et mou, plein de bassesses et de caractère épouvantable, vaut mieux que je t'impressionne avec un roman.

C'est pas moi, c'est ma mère qui l'a dit.

essai

Le refus de la modernité

Olivier Kemeid

Sur les ruines encore fumantes de la Chaîne culturelle — derrière nous la Grande Noirceur, devant nous l'Immense Vide —, voici la littérature québécoise coincée entre les inepties de deux vétérinaires amoureux des jaquettes, une revue qu'il faut lire « entre les lignes » (il y est donc question de tout sauf du texte) et une radioréalité en forme de ring littéraire, où le populisme le plus honteux peut suffire à faire gagner. Gagner quoi ? on se le demande bien, si ce n'est une fois de plus la possibilité d'emmener d'éventuels lecteurs sur le territoire confortable de nos émotions dites authentiques, dans le lit mou de la réalité creuse, et — c'est là que ça devient franchement inquiétant — en un lieu où les valeurs ne sont surtout pas ébranlées. Y triomphe donc souvent, à quelques exceptions près, la littérature utilitaire, celle qui a le mérite de décrire notre environnement comme une recette le fait du poulet aux olives.

Je ne commenterai pas ici les résultats du vote au *Combat des livres* présenté du 30 janvier au 3 février à la radio de Radio-Canada, dans le cadre de l'émission *Indicatif présent*. Je ne commenterai pas non plus l'utilité ou non d'un tel concours, mais plutôt les remarques émises lors dudit concours. L'élimination progressive de *Prochain épisode* d'Hubert Aquin, dont la place au sein de notre panthéon littéraire me semblait acquise (je ne savais pas qu'il fallait encore la défendre, qu'il le faudra peut-être toujours), a donné lieu à des échanges édifiants sur lesquels il vaut la peine de revenir. En premier lieu, l'humour (inconscient) de certains panélistes a eu le mérite de me faire sourire, si ce n'est de me faire pleurer : Aquin fut traité de « grand naïf » par l'actrice à la robe échancrée, « d'ardu et de pété » par l'humoriste qui parle vite, « d'élitiste » par une féministe radiocanadienne, affirmant au préalable que « les autobus bondés puent », et de « misogyne » par une avocate spécialisée en droit

médical. À une des « personnalités » (c'est le terme employé pour qualifier les défenseurs des livres, aujourd'hui) masculines qui exprima son désaccord quant à la dite misogynie, l'avocate rétorqua avec sérieux : « C'est normal, vous êtes un homme ». Implacabilité du fait. Ajoutons à cela les perles de l'actrice, dont la seule profondeur, faut-il le préciser, se situe dans le décolleté : « J'ai pas senti la révolte », « Il y a trop de pensées, t'sais quand on pense faut que ça reste dans notre tête, des fois », et la plus belle de toutes : « Je suis tannée d'entendre parler de Biron à l'hôtel d'Angleterre » (on suppose qu'elle voulait parler de Byron, ou peut-être était-ce Gaston Biron, je ne sais pas). En second lieu, et cette fois ça ne fait plus rire du tout, les panélistes — surtout les femmes dans ce cas-ci — attaquèrent le propos du roman. Elles le jugèrent dangereux, mensonger, inquiétant, dépassé, faisant l'apologie de la mort : bref usèrent d'épithètes qui sont, à mes yeux, flamboyantes — et caractéristiques de la seule littérature valable — mais restent, dans leurs bouches, des injures.

La littérature des détracteurs de *Prochain épisode*, c'est celle des cloîtrés, des nécessiteux de l'ornière, des plie-genoux. C'est la littérature utilitaire, mièvre, si populaire et compréhensive qu'elle en embrigade les cerveaux mous : c'est la littérature « près de nous », qui nous parle, qui nous ressemble tellement. Une fois de plus au Québec, la *mimesis* est au pouvoir. Ce qui importe, c'est la retranscription fidèle du réel, afin que nul filtre ne vienne altérer notre conception du monde. Ce qui importe, c'est de rester entre nous, chez nous. L'imaginaire est alors relégué aux oubliettes de l'Histoire. Le dérangeant, le pas beau pas propre, l'ardu, l'œuvre ouverte au sens où l'entend Umberto Eco, c'est-à-dire l'œuvre aux ramifications multiples, aux interprétations plurielles, l'œuvre qui exige, faut-il la nommer, une *lecture* — et non un assemblage visuel de signes qui, lui, permet de reconnaître ce qu'il y a dans nos céréales — bref tout ce qui demande un effort, serait réservé à une élite. Ce mépris pour le peuple, car il est là le réel mépris, pas ailleurs, cette condescendance

envers 95 % de la population qui ne pourrait, *dixit* une des panélistes, finir *Prochain épisode*, je la rejette, je la vomis, je l'explose. Il faudra continuer à poser des gestes terroristes comme *Prochain épisode* afin de faire éclater les conceptions réactionnaires, bourgeoises et primitives de ces personnes dont le projet, on doit en convenir, est de maintenir la population dans un état d'ignorance perpétuelle. Leur slogan : « À nous les micros, à vous le purin ». Si vous avez quelque chose à dire, vous le ferez savoir sur les lignes ouvertes : au mieux, si vous possédez quelque étude, on vous proposera la Laberge, de la *chick lit* et *Da Vinci Code*.

Je n'ai pas et n'aurai jamais un mépris des Québécois au point de penser qu'ils n'ont pas la capacité de lire leurs plus grands écrivains : pour avancer une telle affirmation, dieux du ciel, faut-il ressentir à ce point un complexe d'infériorité ! Faut-il prendre sa propre nation et son propre peuple pour un vaste ensemble de gagne-petits, d'ignares et de tarés ? Afin de conserver leur pouvoir, les curés se battaient corps et âme pour réserver la lecture des grandes œuvres à une infime portion de la population fréquentant le cours classique : lorsque j'ai entendu la féministe radiocanaadienne jeter Aquin dans la fosse des nantis, au nom d'une non-accessibilité, je me suis dit que la soutane avait encore droit de cité sur nos ondes. Elles peuvent bien gueuler contre le voile, celles dont les cornettes de nonne ornent leurs têtes... Moi, j'ai cette profonde conviction que *Madame Bovary* n'est pas destinée à l'élite, mais à tous ceux qui savent lire. À tous ceux qui ont eu la chance d'apprendre à lire, qui peuvent se doter d'un dictionnaire et d'une *confiance* — c'est cette confiance que nous nous devons de donner aux gens, il est là le rôle des intellectuels, alors aux armes !

Lorsque j'entends les litanies de la bourgeoisie, « heurtée profondément » par l'œuvre d'Aquin à la fois dangereuse et pleine de mort, je dois le dire, je jouis. Formidable Aquin ! Même mort, il continue de sévir, son *Prochain épisode* vient d'exploser à la figure

de la « bien-pensance » : sa bombe baroque, en éclatant, laisse suinter le vice de l'œuvre ouverte sur les visages ahuris de la bonne conscience. Impossible à qualifier, difficile à cataloguer, le roman choque. On tente donc de le réduire en pamphlet terroriste, en chant nationaliste, en prose cérébrale, et par ces réductions Aquin continue de pointer les incultes, les médiocres, les révérencieux. C'est ce qu'il y a de fantastique avec les grandes œuvres : même leurs adversaires sont enduits de leur suc délétère : les pires anathèmes prononcés contre elles deviennent des louanges, les cris de vierge offensée se mettent à sonner soudainement comme des rires d'outre-tombe. La force d'une œuvre révolutionnaire est de pointer les relents de conservatisme : jamais *Prochain épisode* ne m'a paru aussi vivant, actuel, brûlant. Aquin dangereux ? Oui Madame, et avec joie ! C'est justement le caractère dangereux de l'écrit qui rend la littérature vivante : c'est dans les livres qu'on doit poser des bombes et non ailleurs. Lorsque le danger vous attirera — autrement dit quand vous commencerez à vivre —, peut-être même pousserez-vous l'audace à lire Kafka, Pessoa, Lautréamont, Céline, qui sait ? En attendant, plus vous refuserez le visage de l'Autre, du barbare, du barbu, en repoussant ce qui vous dérange, ce qui vous choque, ce qui vous met en péril, plus vous créerez de réelles situations violentes, parmi lesquelles les explosions ne seront plus des figures de style. Lacan affirmait que ce qui a été refusé dans le symbolique revient dans le réel, mais avec terreur. Que ce soit par l'entremise d'un avion dans vos tours ou ailleurs, l'innommable finira toujours par trouver sa voie¹...

Aquin, dépassé ? Oui, et avec joie, car il n'y a rien de pire qu'être de son temps. Aquin est certes dépassé, par la droite je préciserais, par ceux qui veulent rouler très vite afin de s'écraser contre le mur de leur vie pour que le choc soit rapide et sans

¹ Sur ce sujet, il faut lire le magnifique essai de Robert Richard, *L'émotion européenne*, Montréal, Éditions Varia, 2004.

douleur. Et dans leur course effrénée, avec laquelle à force d'esquiver la mort ils en viennent à rôder toujours autour, nous leur laisserons lire les recettes de cuisine et autres brouillons pour l'âme, où le bonheur y est prescrit à coups de sentences et autres maximes de la petite semaine.

Aquin le fou ? Oui, et comment ! Au pouvoir, les fous : à la geôle, les raisonneurs ! L'un des auteurs sélectionnés par le *Combat des livres*, Stéphane Dompierre, donne son opinion à propos de *Prochain épisode* sur le site Internet de Radio-Canada. Outre le fait gênant de défendre son livre en attaquant celui d'un autre, Dompierre se permet d'écrire ceci : « On m'apprend à l'instant que je suis atteint de maladie mentale et que je viens de me suicider. Mon roman gagne donc en profondeur. Yé ! » On serait tenté d'espérer que Dompierre use des mêmes procédés afin de gagner, si c'était possible, un peu de profondeur... Aquin le malade mental, on a dit la même chose à propos de Gauvreau, de Borduas, seulement voilà il y avait l'excuse d'une Grande Noirceur, je ne sais pas, des années 1940 en général plus portées sur le conformisme catholique : que l'on répète les mêmes âneries soixante ans plus tard au sujet d'un des fondateurs de la littérature moderne au Québec a de quoi faire frémir. À quand les insultes proférées à Gabrielle Roy, à Marie-Claire Blais, à Jacques Ferron ? Brûlons les anciennes idoles (qui soit dit en passant continuent à ne pas être *lues*, je ne veux pas dire étudiées, mais *lues*), au nom du refus d'une culture dite élitiste, et adulons une littérature du réel prête à la consommation immédiate, écrite par des personnes saines pour des personnes saines. Les Mario Dumont de la culture sont là pour nous indiquer la route, et en dernier lieu le mur.

Aquin l'hermétique ? Oui mon cher, quand on rend un livre étanche c'est aussi pour le protéger, car les maisons totalement ouvertes sont les bordels des lettres, et chez Aquin, contrairement à d'autres romans en vogue, on trouve assez peu de péripatéticiennes en mal d'amour. Pas de rampe d'accès pour les

culs-de-jatte de la lecture, chez Aquin : pas de phrases prédigérées, il se peut même que vous deviez fermer la télé en le lisant, risquant de rater *Tout le monde en parle* ou une autre émission à haute teneur intellectuelle. Et surtout, surtout, pas d'adéquation immédiate entre les mots et les choses. Ça, ça les trouble, les panélistes du *Combat des livres*. Ils n'aiment pas. Que Cuba puisse dire autre chose que Cuba et que le lac Léman renvoie à l'amour, ça ils n'aiment pas. Où va le monde si le mot « table » ne signifie plus uniquement la table ? Cette séparation des mots et des choses, dans laquelle se loge tout le projet de la modernité, permettant enfin de s'éloigner des plates-bandes du réalisme en confiant au verbe toute sa puissance de création, les réactionnaires la réfutent, pire, ils l'abhorrent. Je ne peux y sentir autre chose que les odeurs rances d'un conservatisme à tout le moins inquiétant. Je ne peux y voir autre chose qu'un nouveau refus de la modernité.

lecture

Jeu drôle

Christian Monnin

Alexeï Slapovski, *Je n'est pas moi*, traduit du russe par C. Zeytounian-Beloüs, Paris, Éditions 10/18, 2004, 325 p.

Pour pimenter sa morne existence de petit fonctionnaire à Saratov, Nedeline se nourrit de la vie des autres. Il les observe avec une avidité telle qu'un beau jour l'impensable se produit : il se retrouve dans le corps d'un malfrat dont il admire chaque soir la maîtresse, chanteuse dans un restaurant. Bien sûr, il ne sait rien de sa « nouvelle vie » et de bien mauvaises surprises l'attendent à mesure qu'il découvre dans la peau de quel salaud il est embarqué. Et cette peau, il est bien obligé de la sauver, seulement, n'est pas mafieux qui veut... Commence alors une errance rocambolesque qui mènera successivement Nedeline dans le corps du Numéro Un de l'État, d'un chanteur à succès, d'un ivrogne et finalement d'une poule, avant qu'il n'entreprenne sérieusement de reconquérir sa vie pour mettre un terme à ce corps à corps sans queue ni tête.

Redoutable idée narrative que celle qui préside au roman d'Alexeï Slapovski : qui n'a rêvé de vivre plusieurs vies ? On est toujours un peu le petit fonctionnaire de sa propre existence, qui paraît terne, étriquée, banale. Par moments, on voudrait être un autre : plus riche, plus aventureux, plus puissant, plus célèbre, plus libre. Eh bien, c'est exactement, dans cet ordre, le parcours que propose *Je n'est pas moi*, par le truchement d'une sorte de lecteur délégué à l'intérieur du livre : d'une certaine manière,

Nedeline vit une succession d'expériences de lecture, si l'on veut bien admettre qu'une des spécificités de l'art, et tout particulièrement de l'art romanesque, est d'introduire dans la vie et la conscience d'autrui.

Changer de peau

Seulement, lui n'a accès qu'au corps et à la vie « extérieure » des autres. Autrement dit, il conserve sa vie intérieure propre, ce qui confère au livre à la fois sa continuité et sa dimension humoristique, par la dissonance ainsi créée entre corps et conscience. C'est en même temps le moteur de l'intrigue : ayant gardé sa conscience, Nedeline souhaitera tôt ou tard réintégrer son corps. Il est contraint de sortir de sa passivité (d'ailleurs patronymique) pour revenir à lui, à sa vie, de la même façon que le lecteur doit s'arracher à sa lecture pour reprendre pied dans le réel.

Nedeline est alors aussi une sorte d'Ulysse cherchant à retourner auprès de sa Pénélope et qui, en cours de route, aimerait seulement succomber au chant des sirènes. Or c'est précisément ce qu'il lui est impossible de faire : bien que tous les personnages féminins portent le prénom de sa femme, il ne parvient à en posséder aucun : toujours quelque chose l'en empêche (une incapacité physique, un gêneur, etc.). C'est la limite de cette toute-puissance qui lui permet de changer de corps : elle le condamne à l'impuissance sexuelle, comme si le pouvoir de s'introduire dans le corps des hommes lui interdisait de pénétrer celui des femmes.

Par ailleurs, au gré de cet enchaînement d'expériences romanesques, Nedeline découvre que la vie des autres n'est pas toujours une sinécure, tant s'en faut, et chaque incarnation a ses inconvénients, parfois majeurs : l'un est recherché par la police ; un autre est à l'article de la mort ; un troisième a été castré par une femme délaissée...

Des rôles types

Plus que par l'écriture, *Je n'est pas moi* se distingue par des moments de bravoure qui reposent sur le comique de situation : ainsi lorsque le mafieux est aux prises avec un employé d'hôtel incorruptible dont l'honnêteté relève de la science-fiction ; ainsi quand le Numéro Un de l'État est empêché par le chef de sa garde d'aller sonder le peuple parce que, déguisé, il ne ressemble plus à sa photo d'identité ; ainsi également lorsque la star de variété préformatée abandonne le *play-back* et vocifère n'importe quoi, inventant un « rock fatal » qui fait fureur parmi la jeunesse dissidente.

La limite du livre de Slapovski est peut-être de décrire moins des caractères que des rôles sociaux stéréotypés : le prétexte narratif de départ interdit toute profondeur aux personnages, qui ne sont que des enveloppes, des moules. Le portrait de la société soviétique demeure alors superficiel. Pour tout dire, l'époque où il est situé n'a aucune importance et le récit pourrait aussi bien se dérouler aujourd'hui. Dans cette mesure, quand la satire fait mouche, c'est drôle, quand elle est moins mordante, le livre traîne en longueur. D'autant qu'il lui manque également une quête ou un propos : pendant la plus grande partie du livre, Nedeline se borne à errer sans but de corps en corps, avant que la balade ne se mue finalement en corps à corps pour retrouver sa vie.

Il en ressort seulement que les incarnations les plus difficiles et les plus exigeantes de l'*homo sovieticus* sont le mafieux et le père de famille ordinaire. Et, à la vérité, les qualités d'un mafieux s'avèrent bien utiles pour réussir sa vie familiale...

ÉQUIPE

MARC ANDRÉ BROUILLETTE a publié plusieurs recueils de poésie dont le plus récent s'intitule *M'accompagne* (Noroît, 2005). Il a reçu le prix Desjardins pour son recueil *Carnets de Brigance* (Noroît, 1994). Après avoir complété des études doctorales, il enseigne les littératures française et québécoise.

PHILIPPE GENDREAU codirige Écran blanc, produit des films indépendants (*Bienvenue au conseil d'administration*, réal. de Serge Cardinal ; *Marie*, réal. de Martin Allard) et s'intéresse à la culture en général.

KARINE HUBERT prépare actuellement une thèse de doctorat sur le cannibalisme et les mythes de création à l'Université du Québec à Montréal. Son premier livre de poésie, *Je ne devrais pas voir*, a paru aux Éditions Triptyque à l'hiver 2005.

OLIVIER KEMEID est auteur de théâtre. Membre fondateur des Trois Tristes Tigres, une compagnie de théâtre de création, il a écrit *Rabelais* (NTE), *Les mains* (Quat'Sous), *Tout ce qui est debout se couchera* (Espace Libre). Il est également l'un des concepteurs du Cabaret Libre International de Montréal (CLIM).

PIERRE LEFEBVRE travaille comme rédacteur à la pige au théâtre en plus de réaliser des documentaires radiophoniques pour Radio-Canada. Il est également conseiller dramaturgique. Sa pièce *Loups* a été mise en lecture par Alexis Martin à l'Espace Libre en 2005.

LOUIS-JEAN THIBAUT est professeur de littérature au Cégep de Sainte-Foy. Il a obtenu un doctorat en études françaises de l'Université de Montréal. Il a publié trois recueils de poésie dont *Géographie des lointains* (Noroît, 2003).

COLLABORATEURS

DANIIL HARMS est né à Saint-Petersbourg en 1905. En 1927, il participe à la fondation de l'OBERIOU (Groupement d'Art Réel), dont les activités artistiques sont rapidement qualifiées de contre-révolutionnaires par les autorités. Après avoir publié un conte pour enfants dans lequel un homme disparaît (phénomène inavouable dans les années 1930), il est arrêté par le GUÉPÉOU (police secrète) et meurt de faim en 1942, alors qu'il est en détention « psychiatrique ».

EVELYNE DE LA CHENELIÈRE est auteure et comédienne. Ses pièces ont été montées dans plusieurs théâtres à Montréal et à l'étranger. Son lieu de prédilection demeure le Nouveau Théâtre Expérimental, où elle a participé comme comédienne à plusieurs productions, et où elle a créé trois spectacles : *Henri & Margaux* ainsi que *Nicht retour, Mademoiselle* (en coll. avec Daniel Brière) et *Aphrodite en 04* (en coll. avec Jean-Pierre Ronfard).

DAVID LEBLANC est l'un des membres fondateurs du CIO (Cercle d'Investigations Oulipiennes) de l'Université Laval, où il prépare actuellement *L'encyclopédie Georges Perec : jeux de miroirs, renvois et lieux de mémoire*. Ses premières traductions de Daniil Harms ont paru en septembre 2005 dans *Liberté* (n° 269).

LAURENT MAILHOT, professeur émérite au Département d'études françaises de l'Université de Montréal, a publié une douzaine d'ouvrages dont, en 2005, *L'essai québécois depuis 1845. Étude et anthologie* (Hurtubise HMH) et *Plaisirs du texte* (prix de la revue *Études françaises*, PUM).

CHRISTIAN MONNIN a publié de nombreux essais dans *Liberté* et dans *L'Atelier du roman*. Il est rédacteur en chef adjoint d'un journal municipal et collabore à un mensuel russe de Paris.

ANNE PENDERS vit entre Bruxelles et ailleurs. Artiste plurielle et écrivaine, elle est aussi docteure en histoire de l'art. Elle a publié plusieurs essais et romans dont *En chemin, le Land Art* (La Lettre volée, 1999), *Les mains nues* (Le cri, 2001), *Dimanche, écriture spontanée* (Esperluète, 2004). Son dernier projet *Mapping Calendar, une cartographie du temps*, a récemment été montré à l'Espace virtuel (Saguenay) et à la Galerie NadjaVilenne (Liège).



Revue littéraire de création et de critique

Inédits d'auteurs québécois et étrangers

Numéros thématiques

Chroniques, lectures

Interventions critiques

Numéros thématiques récents

- 271 Montréal : capitale mondiale du livre ? (février 2006)
- 270 Paris se *montréalise*-t-il ? (novembre 2005)
- 269 Lever l'encre (septembre 2005)
- 268 L'intellectuel sans domicile fixe (mai 2005)
- 266 Habiter hors de (novembre 2004)
- 265 Roland Giguère (septembre 2004)
- 264 Dialogues (mai 2004)
- 262 Nord, création et utopie (novembre 2003)
- 261 La poesía tiene la palabra (septembre 2003)
- 260 Dico dico par-ci, dico dico par-là (mai 2003)
- 258 Face au monde. Figures du poète (novembre 2002)
- 257 Transmissions (septembre 2002)
- 256 Calmars à l'encre (mai 2002)

Pour se procurer d'anciens numéros, s'adresser à la rédaction.

Le catalogue *Liberté* 1959-1999 est disponible sur demande.

Prochain numéro

La résistance culturelle

Envoi de textes

Les textes, présentés selon le protocole de la revue (disponible sur le site www.revueliberte.ca) et accompagnés d'une brève notice biobibliographique, doivent être acheminés à l'une des deux adresses suivantes :

Liberté

187, rue Sainte-Catherine Est, 3^e étage

Montréal (Québec)

H2X 1K8

info@revueliberte.ca



Formulaire d'abonnement

Un an — quatre numéros

Tarifs au Canada (taxes incluses)

- ☐ Étudiant* 25 \$
- ☐ Individu 35 \$
- ☐ Institution 45 \$
- ☐ Abt de soutien 70 \$ et +

* Joindre une photocopie de la carte étudiante.

Tarif à l'étranger

- ☐ Individu et institution 50 \$

Nom et prénom

Adresse

Ville Province

Code postal Pays

Téléphone

Courriel

☐ Chèque ou mandat-poste à l'ordre de Express Mag

☐ Visa ☐ Mastercard

N° de carte Expiration

Signature

Retourner ce bulletin à l'adresse suivante :

Express Mag
8155, rue Larrey
Anjou (Québec)
H1J 2L5

TÉLÉPHONE (514) 355-3333

1 800 363-1310 (français) ou 1 877 363-1310 (anglais)

TÉLÉCOPIEUR (514) 355-3332

expsmag@expressmag.com

www.expressmag.com

rafraichissant



mai 2006 librairie 10\$ SAQ 18\$



9 770024 202001